

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 18

Artikel: Un motif sérieux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES



DULLY au district de Rolle s'est offert de magnifiques armoiries : un lion d'or couronné d'or sur un fond noir semé de petits rectangles d'or. Il est probable que ce bel écusson a voulu rappeler d'une manière moins lugubre les armes des anciens seigneurs de ce lieu qui consistaient en un lion noir sur un champ d'argent semé de petits triangles noirs.



VILLARS-BURQUIN a donné à ses soldats en souvenir de l'occupation des frontières une médaille sur laquelle figure un écusson d'or avec un roitelet (troglodyte) posé sur un rameau vert jeté en travers de l'écu. Le gracieux volatile est le sobriquet des habitants de Villars-Burquin.



MARCHISSY. M. Decollogny a relevé au porche du temple et à la salle municipale de cette commune du district d'Aubonne, un écusson d'argent, traversé par une bande verte oblique de gauche à droite et de bas en haut et qui occupe le tiers de l'écusson, sur cette bande est une fleur de tilleul d'or : ces armes ont été créées en 1915. L'écu est posé sur une croix fédérale rayonnante, autour de cet ensemble, on lit en façon de devise: SEMPER AD VITAM 1915. La fleur de tilleul qui figure dans ces armoiries n'est pas très heureuse, parce qu'on ne voit pas « ce que ça peut bien être », il en résulte un écusson peu ornemental. Cette fleur rappellerait deux magnifiques tilleuls qui encadraient l'église sise sur une éminence. L'ensemble fut jugé si pittoresque que l'église et tilleuls furent peints sur l'enseigne de l'auberge communale ! Aujourd'hui un des tilleuls, ainsi que l'enseigne ne sont plus qu'un souvenir. Les Marchissystes auraient pu faire figurer le ou les tilleuls sur leur écusson, c'eût été plus décoratif et moins mesquin qu'une fleur seule.



LA REBRIQUA A CATOLIET

LE Ai a dâi coo que l'ant di, quemet on dit, la leinga ao mor. On pao pas lào dere onna rebriqua, sein que vo z'ein repondant onna pllie grôcha. Se s'étant zu maryâ, lào fenna n'arâi pas zu lo derrâi mot, mâ cliâo coo sè maryant pas ...omète pas Gatoliet, que vé vo racontâ oquie.

Clli Gatoliet fasâi lô redzerdzalêre de panâ, rapistolâve lè croubelion, lè gratte, lè lotte et ti lè z'affère que sant. fé avoué lè z'avan (osiers). Faut vo dere que s'ein terive pas pi tant mau, po cein que robâve lè z'avan deir lè bosson et lè bocon de lan que lâi faillâi po lè fond dâi lotte, lè trovâve tot fé derrâi lè z'ottô. Reveindâi dan lo

boû de louna, et lâi a gros à gagni, quemet vo sède prâo se vo z'âi fé clli meti. Et avoué cein onna leinga à vo depelli s'on avâi lo malheu de l'anneci. Sè gênâve pas assebin po eimprontâ. 'È su qu'on pao pas adi trovâ de né lè z'affère que no faut, adan quand lè faut cote que cote lè faut eimprontâ. Cein lè su. Sa vetira etàî asse courieusa qu'onna mascarade : sè tsausse, l'etàî la dama ao dzudzo que lè lâi avâi bâillye ; son gilet à mandze, l'assessseusa, que cein veniâi de son homme ; sa cazaqua la tegrâi de la fenna ao président dâo tribunat ; sa tsemise l'etàî on preiseint de la syndique ; lo bossi âi avâi veindu sè solâ. « Pâio ein trâi terme, ti lè coup rein ! » que desâi. Et son tsapi que l'allâve avoué la vetira dâi prècâut, quemet Gatoliet la batsive, son tsapi ! acutâde.

On coup, monsu Manoillet, que l'etàî de tote lè z'autorità : dâo Conset communat, dâo Conset de perrotte, dâo Comitâ dâi vatse, dâo syndica dâi bâo, presideint dâi z'avelhie, bossi dâi tsin de tsasse, prècâut dâi polhie porteinte, secretéro dâi goude et dâi verat, ... dan monsu Manoillet reincontre Gatoliet. Po lo mourgâ on bocon, lâi dit dinse :

— Mâ, mon pouro Gatoliet, iô a-to prâi clli tsapi de cotiein de giex ?

L'a zu son affère :

— Monsu Manoillet, so lâi repond Gatoliet, clli tsapi l'è voûtro. Voûtra dama m'a de dinse que vo l'avâi met prâo grand teimps, et ie vint de mè lo boilli !

Marc à Louis.

GAUDEAMUS

(Patois de La Vallée).

Certin no gion : se fèvrin ne fèvrote,

Aprè po su vin lou Mè que mermoté ;

Ain pliaîna nâi ain Avri te traibloté,

Tandi qu'ain Mè soave biza subtiloté.

— Mon piti dâi, è n'è pâ saînz èchae,

To ba m'a de : proufîté daou byô tac,

Aouvè paoumon è raîyon duê breliae,

Auple têt ouê dè hlertâ d'on momae !

Certin no gion qu'ain fèvrin têt nua

Sè payé tchè ; qu'oun' annâye terduva,

Per iqu' amon, râramae fu ouâzuza,

Qu'ivè ne dâi salî dè soum' oûdzuca.

— Mon guinguelin, l'a sè pâsây 'a li,

To ba m'a de : promîn 'a ton lâizi,

Sain que diton gâtâyon ton plîezi.

Sacraî fouli ; carpe diem, moun'ami !

A. P.

Traduction :

JOUISSONS

Certains nous disent : si février ne fièvrete,

Après, bien sûr, vient le mars qui marmotte ;

En pleine neige, en avril tu tremblottes ;

Tandis qu'en mai souvent bise sifflotte.

— Mon petit doigt, il n'est pas sans escient,

Tout bas m'a dit : profite du beau temps,

Ouvre poumons aux rayons d'or brillants,

Remplis tes yeux des clartés d'un moment !

Certains nous disent qu'en février terre nue

Se paie cher ; qu'une année tardive,

Ici en haut, rarement fut oisive ;

Qu'hiver ne doit sortir de son ornière.

— Mon petit doigt, il a ses pensées à lui,

Tout bas m'a dit : promène-toi à loisir,

Sans que dictons gâtent ton plaisir.

Ce serait folie ; savoure l'heure fugitive, oh,

mon ami !

A CEUX QUI L'ONT HONOREE,

LA PATRIE RECONNAISSANTE !

L OIN de nous, certes, l'idée de critiquer le nouveau cimetière du Bois de Vaux. Nous rendons, au contraire, un juste hommage au souci d'éclectisme qui a présidé à l'aménagement de cette nouvelle nécropole. Peut-être même a-t-on poussé un peu loin ce souci. Nous sera-t-il permis, à ce propos, de dire, avec tout le respect obligé en pareil domaine, qu'on a plus ou moins l'impression que les morts qui reposent en ce lieu ont été comme « stylisés ».

Mais ce n'est pas du cimetière du Bois de Vaux que nous voulons vous parler aujourd'hui, mais bien de celui de la Sallaz, à l'ouest (l'ancien à gauche, en montant la route). En voilà un qui a bien le caractère qui sied au « champ du repos ». A défaut des hommes, qui semblent ne s'en être point préoccupés, sinon dans l'établissement de la grande allée centrale, d'aspect si mélancolique, la nature, plus ou moins abandonnée à elle-même, a fait là des merveilles.

Hélas ! ce vieux cimetière, où, en cherchant bien, en « écartant les herbes », comme dit Lamartine, on découvre la modeste pierre tombale de Frédéric-César de la Harpe et celle, non moins modeste, d'Eugène Rambert, sera bientôt désaffecté. Que fera-t-on de cet emplacement où tant de Lausannois, les uns illustres, les autres sans renommée ; les uns riches, les autres pauvres, ont dormi leur dernier sommeil ? Y édifiera-t-on des villas ou quelque grand immeuble locatif ? Y construira-t-on une annexe de l'usine de Pierre-de-Plan ?

Pour nous, dans ce vieux cimetière, si calme dans le cadre de ses murs élevés, qui lui donnent l'air d'un sanctuaire, nous aimerions qu'on transportât, au fur et à mesure de l'échéance des concessions, les tombeaux des hommes qui ont marqué, dans quelque domaine que ce soit, dans notre histoire vaudoise.

Le cimetière voisin, celui de l'est (à droite, en montant la route) possède entre autres les tombeaux de Louis Ruchonnet, de Charles Gleyre, de Charles Secretan. Il possédait aussi celui du colonel Veillon, dernier commandant des milices vaudoises. Mais ce monument et le buste qui le couronne ont été, lors de la désaffectation de la partie du cimetière où il se trouvait, placés sur la terrasse supérieure du Château.

Nous ne savons ce que vaut notre idée. Peut-être rien ? Toutefois, il nous paraît, sans prétention aucune, qu'elle mérite au moins un peu d'attention.

J. M.

UN MOTIF SERIEUX

L E docteur Moustache, un grand médecin, comme son nom l'indique, recevait, hier, sur rendez-vous, un monsieur entre deux âges, qui avait insisté, par téléphone, pour le voir.

Le monsieur entre deux âges retira son pardessus, son veston, son pantalon. Il avait jusque-là gardé son chapeau. Il se décoiffa. Il le posa sur un petit meuble, garni, déjà, des effets précités, puis il se mit en devoir de se débarrasser de ses chaussures, de ses chaussettes et de son caleçon.

A ce moment, le docteur Moustache intervint :

— Où souffrez-vous ? demanda-t-il.

— Pardon, fit le monsieur entre deux âges,

puisque vous me questionnez, permettez-moi de vous poser à mon tour une question.

Et comme le docteur Moustache le considérait, un peu inquiet :

— Me ferez-vous payer cette visite au prix habituel ? ajouta-t-il.

— Certainement, dit le docteur. Pourquoi, diable, vous prendrais-je moins qu'à mes autres malades ?...

— Oh ! soupira le monsieur entre deux âges, ce n'est pas bien, docteur, ce que vous faites-là... Vous devriez, en bonne justice, m'accorder une réduction : c'est moi qui ai apporté la... scarlatine dans le quartier !...

La Patrie Suisse. — Le No 850 (21 avril) de la « Patrie Suisse » nous apporte les portraits de quatre personnalités qui se sont distinguées dans l'enseignement : MM. Robert Gnehm et Arthur Rohn, à l'Ecole Polytechnique fédérale, Mgrs Jean-Baptiste Jaccoud et Hubert Savoy, au collège Saint-Michel, à Fribourg ; les récentes actualités : commémoration de la bataille de Naefels, arrivée à Berne d'un oursin hongrois ; floraison printanière de crocus dans les Grisons, de superbes vues alpêtres, du collège Saint-Michel, à Fribourg, avec un intéressant article historique de M. Maxime Raymond, du temple de Denezey (Vaud) et des peintures dont l'a décoré M. Louis Rivier, puis de l'hospice des vieillards du Locle, dont en vient de fêter le centenaire, de curieux documents relatifs à Eugène Burnand, des reproductions de plusieurs de ses œuvres les plus caractéristiques et d'une toile d'Evert van Muyden, montrant, dans l'atelier de Burnand et de van Muyden, à Paris, avec Burnand et van Muyden les architectes Girardot et Girault et le caricaturiste Viollier. Au total vingt illustrations toutes remarquablement venues et du plus vif intérêt. A. T.

RÊVE DE FLEURS

*Hier encor endormie au fond du pâturage
L'anémone rêvait
On ne sait quelle idylle émuante ou sauvage,
Poème des forêts.
Le vent qui s'égareait, en venant de la crête
L'effleurait en passant,
Baisait la brun collet, la robe violette
Aux soyeux plis changeants,
Quand l'aurore parut, sur la cime prochaine,
La fleurlette soudain
S'éveilla de son rêve et mêla son haleine
Aux senteurs du matin.
Et comme l'encensoir dans la nef archaïque
Donne le parfum doux
Cependant que la foule entonne le cantique
Qu'on module à genoux,
La fleur du pâturage aussi, dans l'aube claire
Tout là-haut, sur les monts,
Espérante exhala sa muette prière,
Fervente oblation,
Sacrifice d'amour offert à la lumière,
Rêve réalisé,
Rite auguste et sublime, insondable mystère,
Parfum d'un cœur brisé !*

Julie Meylan.

L'INSTITUTEUR VAUDOIS

E Joli portrait de l'instituteur vaudois est extrait de la dernière des « Lettres vaudoises », toujours si spirituelles, dont l'auteur est M. Henri Laeser, journaliste.

Le membre du corps enseignant primaire ne reste pas confiné dans son « collège » comme on appelle respectueusement, en terre vaudoise, les bâtiments scolaires. Ah ! ce n'est certes pas un mandarin à trois boutons contemplant les alentours du haut de sa tour d'ivoire. Ayant accompli leurs devoirs d'éducateur, le régent et la régente jouent un rôle de premier plan dans la vie morale et intellectuelle de la localité où le hasard les envoya. Chorale, (les deux tiers des sociétés qui prirent part, l'an dernier, à l'inoubliable concours d'Yverdon étaient dirigées par des instituteurs), chœurs mixtes, orgue et harmonium à l'Eglise, — ça c'est l'affaire de la régente ! Préparation des soins de la « dramatique », où, par surcroît, il s'agit souvent de cumuler les fonctions de régisseur avec le grand premier rôle, chanter pour les services de prédication, premier violon à l'orchestre de la région, quand ce n'est pas bugle dans la fanfare, comme ce fut le cas,

l'autre jour, d'un jeune instituteur, lequel fut obligé de se mettre au pied levé à ce poste difficile pour sauvegarder l'honneur de la commune !

Si l'instituteur vaudois n'est pas syndic, comme beaucoup de ses collègues valaisans ou grisons, s'il ne siège pas au Grand Conseil, à l'instar des régents bernois et zurichois, — y tiendrait-il vraiment tant que ça ? — s'il n'exploite pas une auberge, ainsi que le font plusieurs membres du corps enseignant des libres Républiques de la Suisse primitive, il n'en occupe pas moins des places de confiance dans nos affaires : membre du synode, secrétaire municipal, commissaire phylloxérique (poste où il s'agit d'être à l'œil), inspecteur de ruchers, etc., etc. Avec ça, homme de bons conseils, confident discret, appelé à rendre cent services.

Dans le roman *Heur et malheur d'un maître d'école*, Jérémias Gotthelf, le savoureux écrivain bernois, raconte comment son héros était chargé par les gars du village, de rédiger les lettres destinées aux dulcinées de l'Emmenthal. Le maître d'école vaudois n'en est plus là : les progrès de l'instruction, la diffusion du « Parfait secrétaire galant » et du « Manuel de la puérilité civile et honnête » dans nos campagnes dispensent de ces nobles travaux. Et puis, nos amoureux et nos amoureuxes aiment à traiter leurs affaires sans que le régent s'en mêle, n'est-ce pas ?

LES ROIS EN EXIL

« Les rois en exil », c'est le titre d'un roman d'Alphonse Daudet, qui a évoqué, chez M. Henri Laeser, le souvenir des princes et rois auxquels le canton de Vaud a donné un asile momentané. Voici ce que raconte, à ce propos, M. Laeser, dans une de ses spirituelles *Chroniques vaudoises*.

Nous en avons tant vus, dans notre canton, de ces monarches dépossédés ou en espoir de trône. L'autre jour, la nouvelle de la mort de Philippe d'Orléans, — Philippe VII, si vous préférez, — a ressuscité des limbes d'il y a quarante ans, et des archives de la Société des carabiniers de vieux souvenirs. C'était le temps où le prince, jeune, beau, séduisant, avec la pointe de quant-à-soi que peuvent s'accorder les personnes bien nées, faisait le coup de feu au stand de la Pontaise, tirait la quarte et la quinte à la Société d'escrime, recevait des leçons d'histoire militaire du colonel-divisionnaire Lecomte, chancelier d'Etat, et, surtout, tournait la tête aux demoiselles de Lausanne. C'est de Lausanne qu'il partit en France, pour vouloir y remplir ses obligations militaires. Il laissa quelques cœurs en déroute dans notre modeste capitale.

Un autre prétendant au trône de France, le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, fut aussi une figure populaire chez nous. Retiré dans son château de la Bergerie, à Prangins, qui vit plus tard l'infortuné et point antipathique Charles de Habsbourg, Jérôme-Napoléon, que la faveur populaire en France appelait simplement Plon-Plon, entretenait d'excellentes relations avec les notabilités vaudoises. Il avait appris au Cercle de La Côte, à Rolle, à jouer à la « quadrette » et au « binocle renversé », — le yass n'avait point encore, de son avance impitoyable, balayé les jeux de cartes du terroir. A Lausanne, où Plon-Plon venait volontiers, le prétendant fréquentait avec le même souci de stricte impartialité, le Café Vaudois, rendez-vous des notabilités radicales et le Cercle de l'Arc, centre de ralliement des chefs de l'autre bord.

Ayant pris un jour le bateau à Ouchy, pour regagner Nyon, le plus proche débarcadère de Prangins, il ne songea pas que le service direct touchait Evian et Thonon, côte savoyarde, avant de croiser sur Nyon. C'était à un moment où cela chauffait de nouveau ferme chez nos voisins. Plon-Plon, connu comme le loup blanc, risquait d'être arrêté dans les eaux françaises. Ce n'était vraiment pas la peine. Aussi le prétendant au trône de France alla-t-il chercher asile sûr dans un petit endroit très discret, où les monarques, même les plus illustres, se rendent toujours à pied. Là, protégé par une bonne targette, il attendit avec philosophie que le « Mont-Blanc »

— c'était le nom du vapeur — cinglât de nouveau dans les eaux de la libre Helvétie, refuge classique des proscrits...

Il y aurait bien d'autres histoires à raconter sur les rois en exil ou en passage chez nous. Sans oublier l'aventure de ce monarque déjà sur l'âge, qui, au large de Vevey, pas très loin des quais, séduit par la limpidité et la fraîcheur de l'onde, se dépouilla incontinent de tous ses voiles, comme disent les grands Classiques, pour tirer sa coupe dans l'humide élément. Il en fut repêché par la Sainte Hermandad locale : algarade en bon accent du crû, procès-verbal, amende et le reste... Mais l'illustre baigneur se fit reconnaître et la Municipalité de Vevey qui connaissait les règles non seulement de la courtoisie, mais aussi celles du droit international et de l'exterritorialité classa l'affaire.

En effet, comme le dit M. Laeser, il y aurait bien d'autres choses à raconter sur les rois en passage chez nous. Nous eûmes, aussi, entr'autres, à Lausanne, le général Bonaparte (Napoléon I^{er}) traversant avec son armée le St-Bernard pour se rendre en Italie ; l'empereur Joseph II, qui logea à l'Hôtel du « Lion d'Or », rue de Bourg ; la reine Hortense, mère de Napoléon III, qui, si nous ne faisons erreur, séjourna à l'Avant-Poste. Et bien d'autres encore.

PROFESSION DE FOI DE CHARLES MONSELET

E N a dit, s'écrit Charles Monselet dans une de ses préfaces, que sous le littérateur, il y avait un gastronome et que mon cabinet de travail communiquait directement avec ma cuisine. Eh bien, on a dit la vérité. Je n'en rougis pas, au contraire. Le côté le plus sensible de mon amour-propre en est agréablement chatouillé. Je porte un tendre intérêt aux choses de la nutrition. Sans faire, précisément, selon une expression connue, « un dieu de mon ventre », ni même un demi-dieu, je tiens, cependant à en faire un personnage. En cela, j'obéis une vocation incontestable.

Dès ma jeunesse, j'ai trouvé place en moi pour deux poésies : celle de l'âme et celle des sens. Je n'ai pas voulu chasser l'une au bénéfice de l'autre, j'ai préféré travailler à leur conciliation, à leur bonne harmonie et, quelquefois, j'ai pu croire que j'y avais réussi.

Cette fière profession de foi ne dut surprendre personne. Dès ses premiers écrits et surtout dès les premiers dîners qu'il organisa, Monselet s'était déjà inscrit parmi les disciples de ce Grimod de la Reynière, sur lequel il devait signer une si charmante étude : « Monselet, disait Méry, honore le sensualisme en honorant l'esprit ».

Son amour de la gastronomie ne le poussait pas, en effet, à une gourmandise grossière, à une vulgaire passion pour la table ; toujours, il prétendait mêler aux sensualités du palais quelque savor ou quelque impression qui transformât ces sensations, qui les ennoblissent. Les heures les plus charmantes de notre vie, disait-il, ne se relient-elles pas toutes autour d'un bon repas ? Est-ce un amour d'enfance ? « Il s'y mêle aussitôt, et naturellement, un déjeuner dans les bois ; le tendre aveu d'une cuisine est inséparable de l'armoire aux confitures de mère-grand ». S'agit-il d'un caprice amoureux ? « L'idée d'un souper s'éveille instantanément à notre esprit ; nous voyons la fleur douce des bougies glisser sur une épaule moite, la nappe moirée luttant de blancheur avec un bras embarrassé de dentelles ». Nous nous marions, c'est un repas de nocce. Nous avons un enfant : les cloches du baptême nous appellent autour d'une collation joyeuse, et les dragées roulent. Dans toutes les circonstances de notre existence, la table joue le rôle principal.

Un jeune matelot était sur le point de s'embarquer.

— Comment, lui dit un philosophe, osez-vous vous aventurer sur une mer où votre père, votre grand-père et tous les vôtres ont péri ?

— Où donc sont morts vos aïeux ? demanda le matelot.

— Dans leur lit, pardieu !

— Et vous osez encore vous coucher !